

Claudine RAYNAUD. *Toni Morrison*. Paris : Belin, 1996. 128 p. 50 F.

Les volumes de la collection « Voix Américaines » permettent de divulguer des œuvres majeures. Claudine Raynaud explore celle du Prix Nobel de Littérature de 1993, Toni Morrison, œuvre en constante évolution produisant un texte littéraire qui entend témoigner de la violence domestique et raciale, mais aussi de la violence originelle — le génocide du peuple noir. Aussi méfiante de l'histoire officielle que de l'histoire imaginaire, Morrison leur oppose celle du vécu qu'elle tisse en un réseau dense de significations. Refusant les oppositions simplistes entre Blancs et Noirs, faits et fiction, elle travaille ce qui a été vécu et... tu. Si l'évocation procède moins des événements que du contexte (économique, social, géographique), c'est parce que les Noirs sont exclus de cette histoire événementielle, ou qu'ils sont forcés d'y participer comme esclaves ou chair à canon. Le récit n'épouse pas la suite des événements, d'où une esthétique du fragment, du cercle et du va-et-vient. Raynaud souligne ainsi l'importance de l'oralité des récits de vie où dominent humour et autodérision, réflexes de survie. Mettant en perspective l'histoire et les événements, mythes, folklore et légendes créent des effets d'inversion, de réfraction, de renvoi. L'ironie s'y décline du tragique à l'humour. Une telle fiction nie l'opposition habituelle entre magie et réel, rationnel et surnaturel. La littérature se veut réactualisation de la tradition orale et catharsis de sa perte. Comme l'indique le titre d'un roman, le jazz devient la métaphore de l'écriture. D'abord, parce que raconter, c'est exorciser le passé (individuel et collectif), ensuite, parce que c'est dire à un Autre. Il est ménagé des temps de « respiration » active à ce lecteur, acteur du texte. Certes, la parole oraculaire et le langage des paraboles disent le corps et la chair qu'on a meurtris et qu'on continue à meurtrir. Mais il y a aussi ces voix, ces sons et ces cris en deçà du verbe de l'univers paternel, langage pré-verbal. Les romans de Toni Morrison, nous dit Raynaud, sont des partitions musicales. Les relations humaines y font état de rapports, complexes antinomiques, d'exclusion ou d'intégration de parias qui permettent de repenser la relation à la norme. Les familles sont éclatées, pour des raisons sociales, historiques, politiques. La spécificité du nom propre amène Raynaud à se demander si l'on peut parler du Nom-du-Père. L'être dépossédé de son nom ne peut alors qu'en prendre un autre, qui reflète quelque chose de lui-même. Par ce don du nom propre, les Noirs détournent le geste de nomination réservé aux Blancs : ce commentaire indirect sur l'arbitraire du sens et donc sur le pouvoir des Blancs, sur le langage, souligne combien l'ironie est une stratégie nécessaire irradiant toutes les strates de l'œuvre. Tout comme le nom, le corps est porteur d'histoire : souvent mutilé, il signale les ruptures et les accidents là où le langage oscille entre dire et taire, révélation et secret. Raynaud parle d'une « corporalité de l'écriture » qui s'exprime notamment par la voix. Le corps comme texte, mutilé, devra être remembered. Les violences dites et vécues renvoient à d'autres, racistes et historiques : c'est dire qu'elles se perpétuent et se redoublent. Jusqu'à atteindre les limites du dicible, moment où le texte devient limite lui aussi : une apocalypse ou une épiphanie permet alors au paroxysme de violence de retomber... temporairement. En 128 pages, ce petit ouvrage propose de multiples pistes à tout lecteur désireux d'entrer dans une œuvre complexe et subtile.

Christine Chollier (Université de Reims)